

L'ENCRE DU TEMPS

ÉLIE SAUVAL

L'Encre du Temps
Extrait — prologue et premier chapitre
Élie Sauval

© Élie Sauval, 2026. Tous droits réservés. Extrait de lecture.

Prologue

La nuit, le vieil homme écrivait.

Sa table tenait sous une seule lampe. Autour, la pièce montait en cercle, et les murs disparaissaient sous les livres jusqu'à un plafond qu'on ne voyait pas. Tout en haut, là où la lumière n'allait plus, on devinait une fenêtre. Elle donnait sur une ville qui dormait. Plus bas que la fenêtre, plus haut que la table, il n'y avait que lui, sa main, et le livre ouvert devant lui.

Le livre n'avait pas de titre. Sa couverture était claire, usée aux coins par d'autres mains que les siennes — combien d'autres, il ne savait pas; le livre était plus vieux que la mémoire des hommes, plus vieux que la ville, peut-être plus vieux que le nom de la ville. Sur le dos, une trace de fumée le barrait — une marque sombre, du noir entré dans le grain, qui ne partait pas. Le vieil homme l'avait frottée, jadis, avec de l'eau, avec du sable, avec ses ongles. Elle était restée. Il avait fini par poser le pouce dessus, chaque soir, comme on pose la main sur l'épaule d'un mort.

Il trempait la plume. Il écrivait une ligne. Il s'arrêtait.

Car le livre répondait.

Sous ce qu'il venait de tracer, d'autres mots montaient lentement à la surface de la page, comme le fond d'un puits remonte quand l'eau se calme. Ils n'étaient pas de lui. Il ne les avait pas pensés. Il les lisait, et le temps qu'il les lise, ils pâlissaient déjà, et la page redevenait blanche. Il ne pouvait pas les garder. Il pouvait seulement les recevoir.

La première fois, jeune, il avait crié. Il avait cru à une fièvre, à un piège. Il avait refermé le livre et l'avait porté loin de lui, dans

Prologue

le coffre le plus profond de la tour, et il avait posé sur le coffre une pierre, et sur la pierre une autre pierre, comme on scelle un tombeau. Au matin, la page qu'il avait laissée vide portait une phrase. *Tu reviendras*. Il était revenu. On revient toujours. C'est la première chose que le livre enseigne, et la plus humble : qu'on revient.

Maintenant il était vieux, et il ne criait plus. Il avait passé sa vie auprès de ce livre, et il n'en avait tiré qu'une certitude, une seule, et elle lui suffisait : on ne lisait pas ce livre. On était lu par lui. Ce qu'on y trouvait dépendait autant de celui qui regardait que de ce qui était écrit. Deux hommes penchés sur la même page n'y voyaient pas la même ligne. Lui-même, d'un soir à l'autre, n'y retrouvait jamais tout à fait ce qu'il y avait laissé. Le livre changeait à mesure qu'on le lisait. C'était sa manière d'être vivant, et le vieil homme avait fini par l'aimer pour cela, comme on aime ce qui ne se laisse pas posséder.



Il y avait eu, avant cette tour, une autre maison du savoir. Plus vaste. Si vaste, disait-on, qu'un homme pouvait y marcher un jour entier entre les rayonnages sans revoir deux fois la même allée. Tout ce que les vivants avaient appris y était gardé. Tout ce que les morts avaient su y dormait, en attendant qu'on le réveille. On venait de partout y poser des questions, et l'on en repartait avec d'autres questions, ce qui est la seule façon honnête de repartir d'une maison du savoir.

On avait juré de la garder. C'étaient les serments qui l'avaient brûlée.

Le vieil homme n'y était pas. Il n'était personne, alors. Mais il avait vu, plus tard, les visages de ceux qui avaient porté la flamme, et ce n'étaient pas des visages d'ennemis. C'étaient les visages des gardiens. Ils avaient compris, un matin, que ce qu'ils gardaient les rendait puissants; et qu'un savoir partagé entre tous ne rend personne puissant, car ce que tout le monde a, personne ne peut

Prologue

le vendre, ni l'échanger contre de la peur. Alors ils avaient choisi de garder pour eux ce qu'ils ne pouvaient garder pour tous. Ce qu'on ne peut posséder, on le détruit. Le feu avait duré plusieurs nuits. On avait dit que la fumée s'était vue de très loin, comme une seconde nuit posée sur la première. On avait dit que des feuilles brûlées, portées par le vent chaud, étaient retombées à des journées de marche, et que des gens qui ne savaient pas lire avaient ramassé, sur leur seuil, des morceaux noircis couverts de mots qu'ils ne comprenaient pas, et les avaient gardés sans savoir pourquoi, parce qu'on sent bien, même sans savoir lire, qu'une chose écrite ne doit pas finir dans la boue.

De toute la grande maison, il restait ce livre. Un seul. Sauvé, on ne savait par qui, on ne savait comment. Le seul que le feu n'eût pas voulu. Et la fumée, qui avait pris tout le reste, lui avait laissé sa marque au dos, pour qu'on n'oublie pas.

Le vieil homme passa le pouce sur la suie. *Pour qu'on n'oublie pas.* C'était cela, le vrai prix. Non pas le feu. L'oubli après le feu. Le matin où plus personne ne se rappelle qu'il y a eu quelque chose à pleurer.



Sa mémoire, certaines nuits, ne lui demandait pas la permission.

Elle le ramenait dans une salle haute, des années en arrière. Un homme à terre, et le sang qui gagnait lentement le dallage clair, suivant les joints des pierres comme s'il cherchait son chemin. Une couronne qui avait roulé, et qui tournait encore sur son bord avec un bruit fin, terriblement fin, avant de se coucher. Au-dessus du corps, un autre homme, debout, l'épée encore vivante dans sa main. Ils avaient le même front. Ils avaient eu le même père, joué enfants dans les mêmes couloirs. L'un avait tué l'autre pour s'asseoir là où l'autre était assis.

Prologue

Et le vieil homme — il n'était plus jeune, déjà, ce soir-là — se tenait dans l'ombre d'une colonne, le livre serré contre sa poitrine. Il avait senti, sous ses doigts, les pages frémir, comme si le livre, lui aussi, savait ce qui venait de se rompre. Il n'avait rien pu faire. On ne tient pas une épée avec un livre. On ne tient rien avec un livre, sinon soi-même, et encore, pas toujours.

L'homme debout avait fini par le voir. Il avait tendu la main vers le livre, et ce n'était pas la main d'un homme qui demande; c'était celle d'un homme qui se sert. *Cela aussi est à moi, maintenant.* Le vieil homme s'était écarté. Il n'avait pas dit non. On ne dit pas non à une épée qui sort à peine d'un frère. Il avait seulement pensé, en reculant : *tu peux le prendre. Tu ne pourras pas le lire.*

Il avait eu raison. Pendant des années, l'homme au front lourd avait gardé le livre près du trône, dans une cage de fer fin, et l'avait ouvert, seul, la nuit, quand personne ne le voyait douter. Et sous sa main qui serrait, la page était restée blanche. Toujours.



Le vieil homme reposa la plume.

Il savait qu'il ne lirait pas ce livre jusqu'au bout. Personne ne le lisait jusqu'au bout; c'était un livre sans dernier mot. Il savait seulement qu'on ne le laissait jamais longtemps dans les mêmes mains. Tôt ou tard, il en cherchait d'autres. Et lorsqu'il appelait quelqu'un, ce n'était pas toujours pour son bonheur; le vieil homme avait connu deux ou trois de ceux que le livre avait appelés, et aucun n'avait fini sa vie en paix, et aucun, non plus, n'aurait voulu ne pas avoir répondu.

Il regarda la page ouverte. Pour l'instant, elle était blanche, de ce blanc qui n'est pas le vide mais l'attente. Quelque part dans la ville endormie, une personne ne savait pas encore qu'elle viendrait jusqu'à cette tour. Une personne dont la main, posée un jour sur

Prologue

cette page, y ferait naître une ligne — et ne saurait plus, ensuite, si elle l'avait lue ou écrite.

Le vieil homme éteignit la lampe. Dans le noir, il lui sembla, un instant, que le livre respirait.

Au matin, il y aurait sur la page une phrase qu'il n'avait pas écrite. Il la lirait. Elle pâlerait. Et le jour se lèverait sur la ville, sur les tours claires en haut et les rues grises en bas, sur ceux qui savaient et sur ceux à qui l'on avait appris qu'ils n'avaient pas le droit de savoir.

Ainsi recommençait, une fois de plus, une histoire qui n'avait pas commencé avec lui, et qui ne finirait pas avec celui qui viendrait.

Chapitre premier — Le procès

La salle où l'on jugeait était la plus haute de la ville. On y montait par un long escalier, de sorte que ceux qui venaient répondre de leurs actes arrivaient déjà essoufflés, déjà petits. Tout était calculé dans cette salle, jusqu'à la fatigue des jambes.

Le Fils était assis à la droite du trône, à la place qui serait un jour la sienne. Il avait appris à se tenir droit comme son père se tenait droit, le menton à la même hauteur, les mains au même endroit. De l'extérieur, on les aurait crus du même bois. À l'intérieur, depuis quelque temps, le Fils n'était plus sûr de rien, et il avait découvert qu'on peut tenir le menton très haut avec, en dedans, tout qui s'effondre.

Par les hautes fenêtres, on voyait la ville en contrebas. Elle était faite de deux villes. En haut, près du ciel, les maisons étaient claires; la lumière y entraît par tous les côtés, et l'on disait que ceux qui vivaient là pouvaient lire autant qu'ils respiraient. Plus bas, là où les rues se serraient, l'ombre montait des murs comme une eau. Les gens d'en bas travaillaient de leurs mains. On leur apprenait, dès l'enfance, ce qu'ils avaient le droit de savoir — c'est-à-dire peu — et ce qu'ils n'avaient pas le droit de savoir, c'est-à-dire le reste. Personne n'avait jamais expliqué au Fils pourquoi le ciel était pour les uns et l'ombre pour les autres. On le lui avait montré, simplement, comme on montre le jour et la nuit, et un enfant ne demande pas pourquoi il y a la nuit.



Une porte s'ouvrit au fond, lourde, sur ses gonds usés, et le bruit seul fit taire la salle.

On amena l'homme. C'était un homme d'en bas, on le voyait à tout. Ses habits étaient propres, et c'était cela qui serrait le cœur : il avait soigné ses habits pour venir se faire juger, comme on s'habille pour une fête. Quelqu'un, chez lui, avait peut-être lavé cette tunique la veille, dans l'eau froide, en pleurant. Ses mains étaient larges, abîmées, des mains qui avaient tenu des outils toute une vie. Il les gardait devant lui, l'une dans l'autre, et de temps en temps les doigts d'une main pressaient les doigts de l'autre, comme on calme une bête.

On le plaça au centre, entre deux gardes, sous le regard de toute la salle. Les nobles d'en haut le regardaient avec cette curiosité tranquille qu'on a pour ce qui ne peut pas vous arriver. Lui ne regardait personne. Il fixait un point du dallage, à deux pas devant lui, et il ne le lâchait pas, comme si ce morceau de pierre était la dernière chose au monde qui fût encore à lui.

Le greffier déroula un papier et lut l'accusation d'une voix sans couleur, une voix faite pour que les mots terribles passent comme des mots ordinaires. L'homme avait appris, seul, à graver. Il avait reproduit des signes qui n'étaient pas pour lui. Il avait pris un savoir qui ne lui avait pas été donné.

Quand le greffier eut fini, un murmure passa dans la salle, bref, satisfait. On était d'accord. Le murmure des gens d'accord est l'un des sons les plus froids du monde.



Le Fils écoutait, et une question lui venait, qu'il ne pouvait pas poser tout haut. *Pris à qui ?*

Le savoir n'était pas un pain. Quand cet homme avait appris à graver, il n'avait rien retiré à personne. Celui qui savait graver avant lui savait toujours graver après. Rien n'avait manqué dans

les maisons d'en haut au matin; aucun coffre n'avait été forcé, aucun grenier vidé. Et pourtant on parlait de vol, on en parlait avec gravité, comme d'une chose arrachée à quelqu'un. Le Fils cherchait la victime de ce vol et ne la trouvait pas. Il n'y avait, au centre de la salle, qu'un homme aux mains soignées qui avait voulu savoir faire une chose belle.

Le Roi se leva. Il n'avait pas besoin de hausser la voix; le silence venait à lui de lui-même, comme l'eau coule vers le bas.

«Le savoir, dit-il, est ce qui nous a tenus debout quand d'autres tombaient. Mais une eau qui n'est pas tenue noie le pays. C'est pour cela que nous la tenons. Ce n'est pas un privilège. C'est une charge.»

Il parlait bien. Le Fils l'avait toujours su. Et chaque mot, pris à part, était juste. Une eau qu'on ne tient pas noie, c'était vrai. Le Fils ne trouvait pas la faille dans la phrase. Il la sentait ailleurs, sous la phrase, là où les mots ne descendaient pas. Il regarda son père pendant qu'il parlait, et il vit, dans le pli au coin de sa bouche, dans la façon dont sa main droite tenait trop fort l'accoudoir, une chose qu'il connaissait. Son père avait peur. C'était le visage des nuits où le Roi croyait n'être vu de personne. Un homme qui tient une charge sacrée n'a pas cette main-là sur l'accoudoir.

Le Roi se tourna vers l'accusé.

«Tu as franchi un seuil qui n'était pas pour toi. Je ne te prendrai pas la vie.»

Un murmure passa, d'un autre genre. Certains crurent à de la clémence. L'homme, au centre, leva les yeux pour la première fois, et dans ce regard il y eut une seconde d'espoir, une seconde seulement, et le Fils détourna la tête, parce qu'il pressentait ce qui allait suivre et qu'il ne voulait pas voir cet espoir mourir.

«Je te prends ton nom, dit le Roi. À partir de ce jour, nul ne t'aidera. Nul ne te logera, nul ne te nourrira, nul ne t'enseignera rien, fût-ce le chemin. Et nul ne dira ton nom. Tu marcheras parmi nous comme si tu n'étais pas né. Quand tu mourras, personne ne le

saura, parce que personne ne se souviendra qu'il y avait quelqu'un à perdre.»



Le visage de l'homme se défit.

Cela se fit lentement, et c'était insoutenable à voir, plus insoutenable qu'une exécution. Il avait pu se tenir devant l'idée de la mort; un homme qui travaille de ses mains apprivoise tôt l'idée de mourir. Il ne put se tenir devant celle-ci. Ses larges mains se mirent à trembler. Il regarda la salle, les visages d'en haut, et l'on vit qu'il cherchait, dans tous ces yeux, un seul qui le reconnaîtrait encore demain. Il n'en trouva pas. On baissait déjà les regards, non par honte, mais par prudence : on ne regarde pas dans les yeux quelqu'un qu'il est désormais interdit d'avoir connu.

Alors l'homme ouvrit la bouche. Le Fils comprit, avant le premier son, ce qu'il allait faire : il allait dire son propre nom, une fois, à voix haute, pour que la salle l'entende au moins une fois avant qu'il ne soit défendu. Pour le poser quelque part, dans une oreille, n'importe laquelle, et qu'il y reste.

Les gardes l'emmenèrent avant le premier son. Ils savaient leur métier. On ne laisse pas un homme effacé prononcer son nom; ce serait défaire la peine au moment même de la rendre. La porte du fond se referma sur lui, lourde, sur ses gonds usés, et le bruit fut le même qu'à son entrée, et ce fut tout. Il était entré quelqu'un. Il sortait personne.



Le Fils resta longtemps sans bouger.

Il croyait avoir assisté à un procès. Il comprenait maintenant qu'il avait assisté à autre chose. On n'avait pas jugé ce qu'un homme avait fait. On avait jugé ce qu'un homme avait voulu savoir. Le crime n'était pas dans ses mains soignées. Il était dans ses yeux, dans

le simple fait qu'ils avaient regardé vers le haut. On condamnait un lecteur.

Et la peine n'était pas la mort. C'était autre chose, et le Fils mit un moment à voir quoi. La mort laisse quelque chose : une tombe, un nom, des gens qui pleurent un soir et qui se souviennent un autre soir. La peine, elle, ne laissait rien. Elle effaçait l'homme du souvenir des vivants. Elle le tuait deux fois, et la seconde fois était la vraie : non pas l'instant où le cœur s'arrête, mais le matin où plus personne ne se rappelle qu'il y avait là un cœur.

Le Fils regarda son père reprendre sa place, lisser sa robe, redevenir une statue. Il regarda les maisons claires, en haut, et les rues grises, en bas, par la fenêtre. Pour la première fois, l'ordre qui tenait la ville ne lui parut plus aller de soi, comme le jour et la nuit. Il lui parut être une décision. Quelqu'un, un jour, avait décidé où s'arrêterait la lumière. Et ce qu'un homme a décidé, un autre homme peut le défaire.

Il ne dit rien. On lui avait appris à ne rien dire, et il était bon élève. Mais quelque chose, en lui, venait de s'écarter — d'un pouce à peine, comme une porte qu'on n'a pas tout à fait refermée, et par laquelle, désormais, un peu d'air froid passait, et l'on ne pouvait plus faire qu'il ne passât pas.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Il pensait à un nom qu'on lui avait défendu de connaître, et qu'il ne connaîtrait jamais, et qui pour cette raison même ne le quitterait plus.



La suite — onze chapitres et une coda — dans le livre complet.

L'Encre du Temps

ÉLIE SAUVAL

elie-sauval.com